

Zeitschrift:	La Croix-Rouge suisse : revue mensuelle des Samaritains suisses : soins des malades et hygiène populaire
Herausgeber:	Comité central de la Croix-Rouge
Band:	13 (1905)
Heft:	9
 Artikel:	Les maladies dans les guerres modernes
Autor:	Besson, A.
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-682853

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 25.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

l'endroit du dépôt de malades est laissé aux soins du concurrent. Toutefois cet endroit devra être éloigné d'au moins cinq kilomètres de la station du chemin de fer.

Nous sommes convaincus que les questions très intéressantes qui précèdent, qui tiennent compte de l'initiative personnelle dans la plus large mesure, trouveront beaucoup de compétiteurs. Nous prions tout particulièrement les comités des sections d'animer leurs membres à prendre part au concours et à les rendre attentifs aux points principaux du règlement qui ont trait aux travaux écrits.

A cette occasion, nous nous permettons d'inviter nos sections, surtout celles de langue allemande, à faire une propagande active en faveur de notre organe *Das Rote Kreuz*. Tous les membres de la Société militaire sanitaire suisse devraient y être abonnés, d'autant plus que dorénavant les rapports annuels, par suite d'une décision prise par la dernière assemblée des délégués, ne devront plus contenir que des communications succinctes sur les exercices et sur les faits de la vie sociale. Des relations de ce genre paraîtront, à l'avenir, en entier dans *Das Rote Kreuz*.

Pour ses relations avec les sections, le Comité central fera exclusivement usage de l'organe de la Société, sauf dans les cas où l'envoi d'une circulaire lui paraîtra indispensable.

Recevez, chers Camarades, nos meilleures salutations.

Pour le Comité central de la Société militaire sanitaire suisse :
J. KREIS, présid. R. ZOLLINGER, secr.

UNION DES FEMMES DE FRANCE

LES

MALADIES dans les GUERRES MODERNES

Conférence faite au siège social le 1^{er} mars 1905, par M. le docteur A. BESSON.

Mesdames,

Tous les gouvernements, dans les premières années de ce siècle, célèbrent les bienfaits de l'entente cordiale entre les peuples ; de toutes parts se réunissent des congrès, s'assemblent des conférences en l'honneur de la paix universelle ; et cependant sévit en Extrême-Orient la guerre la plus épouvantable qui ait jamais ensanglanté l'humanité. Chaque jour, les journaux nous apportent l'écho de l'éclatement des schrapnells, de l'explosion des mines, de la détonation de ces grenades qui, selon l'expression d'un reporter de guerre, « transforment les hommes en torches vivantes ».

Quelque navrantes que soient ces descriptions, de quelque horreur qu'elles glacent le cœur de tout être pensant, il faut, hélas ! savoir qu'elles ne nous font connaître qu'une faible partie des désastres qu'entraîne la guerre : c'est un fait depuis long-temps établi, bien qu'assez ignoré du public que, dans les guerres, la mortalité causée par les blessures, est de beaucoup inférieure aux pertes que déterminent les maladies. Dans les guerres les plus cruelles les décès par le feu de l'ennemi atteignent à peine un cinquième de l'effectif total des troupes ; quelques

chiffres vont nous montrer que les maladies tuent un nombre infiniment plus considérable d'hommes. Cette prédominance des maladies a été observée de tout temps, mais elle est surtout marquée dans les guerres du XIX^e siècle où les effectifs engagés ont été plus considérables et pour lesquelles nous possérons des documents statistiques plus exacts.

En 1814-1815, pendant la guerre d'Espagne, l'armée anglaise perdit 24,230 hommes par maladies et seulement 8,460 par blessures. Pendant la guerre de Crimée, l'armée française perdit 95,000 hommes, dont 75,000 par maladies (1854-1856). La guerre de Sécession américaine, qui dura quatre ans (1861-1865), causa dans les armées du Sud 420,000 décès par maladies, alors que 20,900 hommes seulement succombaient à leurs blessures. Dans la guerre russo-turque l'armée du Danube compta 16,578 décès par le feu de l'ennemi, tandis que les maladies causèrent plus de 49,000 décès. La campagne de Tunisie, qui fut plutôt une marche militaire qu'une guerre, ne coûta que 62 hommes tués par le feu de l'ennemi, tandis que les maladies nous tuaient 1,279 soldats sur un effectif de 20,000 hommes. Notre campagne de Madagascar, bien que ses résultats puissent passer pour heureux, fut la plus meurtrière des guerres modernes; les maladies y causèrent un déchet de 75 pour cent de l'effectif engagé; la colonne expéditionnaire, entre Ambato et Tananarive, laissa 40,000 malades du 15 juillet au 15 novembre 1895. A l'établissement du pont de Betsiboka, la 43^e

compagnie du Génie, forte de 193 hommes, vit en quelques jours son effectif tomber à 40 hommes; en quelques jours encore, le tristement fameux 200^e régiment de ligne, sans avoir pris contact avec l'ennemi, fut réduit à un bataillon. En 1895-1897, pendant l'insurrection de Cuba, l'armée espagnole perdit 22,500 hommes par maladies et seulement 523 par blessures. Pendant la guerre sino-japonaise, l'armée japonaise compta 3,450 décès par maladies contre 969 seulement par blessures.

Dans les armées en campagne, les maladies apparaissent dès le début de la concentration, avant toute opération militaire. En Crimée, avant le premier coup de feu, 5,000 malades étaient évacués sur les hôpitaux; en Italie, l'armée française comptait 9,000 malades avant d'avoir pris contact avec l'ennemi. Cette apparition précoce des maladies est si bien connue qu'on a dû en tenir compte dans la fixation des effectifs de guerre; la loi du 15 mars 1875 prévoit que la compagnie organisée sur pied de 250 hommes, n'aura plus au huitième jour de la mobilisation qu'un effectif de 180 à 200 hommes.

La durée de la guerre influe d'une façon capitale sur le nombre, la gravité, la nature des maladies; dans les guerres courtes la morbidité est moindre, les décès sont relativement peu nombreux; c'est ainsi qu'en 1870 les Allemands ne perdirent que 42,000 hommes par maladies, que, pendant la campagne d'Italie, les affections médicales causèrent seulement 2,040 décès dans l'armée française. Au contraire, les chiffres que nous avons

ités précédemment prouvent combien les pertes sont nombreuses dans les guerres de longue durée.

Dans les courtes campagnes les maladies prédominantes sont la fièvre typhoïde, la dysenterie, enfin, dans certaines contrées, le paludisme. Quand la guerre se prolonge, se joignent à ce cortège le typhus exanthématique, le typhus récurrent, le scorbut, etc.

La fièvre typhoïde et la dysenterie sont inséparables de toute guerre. La fièvre typhoïde s'installe dès le début, et pendant toute la durée de la campagne elle reste l'affection dominante. La dysenterie est sa fidèle compagne; apparaissant d'abord pendant la saison chaude, elle ne tarde pas, si les opérations de guerre se prolongent, à s'établir d'une façon durable et indépendante des saisons.

La malaria ou fièvre palustre, causée comme vous le savez par un parasite animal inoculé à l'homme par la piqûre de certains moustiques, exerce ses ravages sur les troupes opérant dans les contrées marécageuses. Elle a causé la plupart des décès de la guerre de Sécession (vallées de l'Ohio, du Mississippi, du Potomac); elle a ravagé l'armée du Danube et décimé nos troupes à Madagascar. Lors du débarquement des troupes anglaises à l'île de Walcheren, Napoléon écrivait à ses lieutenants : « Abstenez-vous de toute offensive ; avant trois mois la fièvre et les inondations auront raison des Anglais »; et les événements justifiaient les prévisions de Napoléon ; en trois mois l'armée anglaise, sur 39,219 hommes, comptait 26,846 cas

de paludisme et perdait le tiers de son effectif.

Le typhus exanthématique, fréquent dans les guerres anciennes, décrit sous le nom de peste des armées, tend à devenir plus rare de nos jours ; dans les armées, on ne l'a guère signalé depuis la guerre de Crimée et la guerre russo-turque. Il en est de même du typhus récurrent dont le germe est transmis par la piqûre des punaises et qui règne dans certaines régions de la Russie.

Le scorbut a joué autrefois un rôle important dans la morbidité des armées en campagne ; il sévit de préférence pendant les guerres longues et sur les hommes soumis à des privations prolongées. Il a causé 25,000 décès dans l'armée française pendant la guerre de Crimée et a fait une apparition vers la fin du siège de Paris.

Le choléra, la fièvre jaune ont sévi avec intensité pendant plusieurs campagnes de guerre. Le choléra asiatique, qui ravage les Indes, a fait de fréquentes apparitions en Europe, principalement pendant l'insurrection de Pologne (1831), la guerre de Crimée (1854), etc. La fièvre jaune est l'apanage de certaines régions tropicales ; transmise par la piqûre des moustiques, elle a causé des désastres lors de la campagne de Cuba, pendant la guerre de Sécession américaine et fait de fréquentes apparitions dans notre colonie du Sénégal.

La variole s'est rendue tristement célèbre en France pendant l'invasion allemande (1870-1871); ne sévissant que sur les individus non vaccinés, elle est appelée à disparaître devant la vaccination et la revaccination.

La guerre actuelle, enfin, a attiré l'attention sur une maladie jusqu'alors peu connue des Européens, le béri-béri, affection épidémique, sévissant en Extrême-Orient, atteignant les indigènes de préférence aux Européens et qui a causé une assez importante morbidité dans l'armée japonaise assiégeant Port-Arthur.

En dehors de ces types morbides bien définis, les médecins d'armée ont de tout temps signalé des maladies à symptômes anormaux, à allure très grave, ne ressemblant à aucune affection connue ; on se trouve dans ce cas en présence de plusieurs maladies différentes, sévissant en même temps sur le même individu, la fièvre typhoïde et le paludisme, la fièvre typhoïde et la dysenterie, le typhus et le scorbut, etc., sont susceptibles de s'associer ainsi pour créer des affections mixtes déroutant le diagnostic et aggravant considérablement le pronostic.

Toutes les affections que nous venons de passer en revue sont des maladies contagieuses épidémiques causées par des microbes. Leur fréquence dans les armées en campagne s'explique en partie par l'encombrement, l'agglomération, qui multiplient les contacts et facilitent le passage des microbes d'individu à individu. Mais il existe d'autres causes encore, expliquant le développement extraordinaire de ces maladies dans les armées.

Le microbe, avant de se développer, doit lutter contre l'organisme dans lequel il a pénétré ; dans cet organisme il rencontre les globules blancs ou leucocytes qui tendent à

l'englober et à le détruire ; c'est le phénomène décrit par Metchnikoff sous le nom de *phagocytose*. Toute cause venant affaiblir l'individu, le priver de ses moyens de résistance en mettant ses leucocytes hors d'état de le défendre, augmente et crée même la réceptivité. Or, dans les armées en campagne le soldat est soumis à des fatigues surhumaines, à un surmenage constant, qui aboutissent à une usure rapide de l'organisme, à un affaiblissement de sa vitalité. Pour réparer ces pertes le soldat a rarement une nourriture convenable ; dans les guerres longues principalement, loin de la mère patrie, les ravitaillements sont difficiles, l'alimentation est défectueuse et insuffisante : les vivres frais sont rares et remplacés par des conserves, des biscuits. Il en résulte un état spécial, observé en Crimée, analogue à la déchéance organique des individus faméliques et décrit par Ortner sous le nom de *fatigation*. L'homme maigrit, s'anémie ; la face devient pâle ; la peau est sèche et écaillueuse, il se manifeste un état d'abattement et de langueur ; bientôt éclatent la fièvre typhoïde, le typhus, le scorbut.

A la misère physiologique vient s'ajouter la dépression morale. Le surmenage, la nostalgie, les émotions, les terreurs exercent une action déprimante sur les systèmes nerveux les mieux équilibrés ; que la défaite, les angoisses de la retraite, le découragement viennent ajouter à ces causes leur influence néfaste, l'armée démoralisée devient un terrain tout préparé pour l'élosion des épidémies ; celles-ci éclatent de pré-

férence dans les villes assiégées, dans les armées vaincues.

D'autres influences encore agissent sur l'organisme pour favoriser le développement des maladies épidémiques. L'encombrement fouille le sol et les eaux, enlève à l'air ses propriétés vivifiantes, l'organisme souffre et devient un terrain de culture favorable pour la plupart des infections. Dans les opérations de guerre, les hommes sont exposés à toutes les intempéries des saisons; ils marchent par tous les temps, sont trempés par la pluie, exposés au soleil; couchent sur le sol, sans abri contre le froid et l'humidité.

Certaines affections se développent de préférence en été ou dans les pays chauds; ce sont celles dont la porte d'entrée est le tube digestif. Il est de notoriété vulgaire que, pendant les chaleurs, la digestion est plus ou moins troublée, l'appétit diminue, la soif est vive et les boissons absorbées en abondance diluent les sucs digestifs, les aliments enfin sont beaucoup plus sujets qu'en hiver à subir certaines altérations. De toutes ces causes il résulte un état de souffrance de l'intestin et de l'estomac, état qui se traduit par la fréquence des diarrhées estivales; dans ces conditions les voies digestives se laissent aisément envahir par les germes du choléra, de la dysenterie, de la fièvre typhoïde.

Le froid a une action non moins néfaste; il affaiblit la résistance de l'organisme et devient souvent la cause occasionnelle des bronchites, de la pneumonie, de la tuberculose; de plus, par lui-même, le froid cause des accidents terribles décrits sous

le nom de *congélation*, *coup de froid*, et qui ont produit de véritables désastres dans les armées en campagne; il me suffira de vous rappeler la lamentable odyssée de la Grande Armée pendant la campagne de Russie; en quelques mois, sous l'influence du froid et de la misère, cette armée forte de 400,000 soldats, se trouva réduite à 3,000 hommes.

Tous ces désastres, toutes ces maladies sont intimement liés à la guerre et on ne peut concevoir leur disparition qu'en supprimant la guerre elle-même. Il est cependant possible d'en diminuer le nombre et la gravité en améliorant la condition du soldat. Les mesures d'hygiène, le bon fonctionnement du service de l'intendance, l'approvisionnement en vivres frais, sont les plus sûrs garants de la santé des troupes; il faudrait leur ajouter encore toutes les causes qui relèvent le moral des hommes, qui combattent le découragement, la nostalgie.

Et c'est ici, Mesdames, que la Société à laquelle nous appartenons, a trouvé une occasion nouvelle de faire sentir son influence bienfaisante. En envoyant à nos malheureux soldats engagés dans des expéditions lointaines ces dons dont vous êtes si prodigues, ces «douceurs» que l'Etat ne peut leur fournir: aliments choisis, vins généreux pour les convalescents, vêtements, linge de corps, vous contribuez à augmenter leur bien-être, à apporter un soulagement à leurs souffrances, à renforcer leur résistance. Et il n'est pas jusqu'à des objets en apparence plus inutiles qui n'aient une action favorable sur le

moral et la santé des hommes ; ce paquet de tabac, ces quelques cigarettes judicieusement distribués rappellent au soldat la patrie absente, lui montrent qu'il est quelque part des cœurs amis qui compatissent à sa misère, lui apportent un peu des joies du foyer et emportent dans les volutes de leur fumée un peu de sa détresse.

Je vous demande pardon, Mesdames, d'avoir si longuement insisté sur de si attristants tableaux, mais vous pensez avec moi qu'il faut connaître les maux que l'on veut soulagé. Et puis, je crois qu'il est bon, qu'il est salutaire de penser souvent aux horreurs de la guerre, d'en répéter souvent les tristesses ; à la connaître mieux nous apprendrons à la détester davantage, et ce que n'a pu faire jusqu'à présent la diplomatie des gouvernements, notre cœur le fera un jour. Vous vous unirez avec moi pour les souhaiter proches ces temps où la Paix universelle ne sera pas un vain mot, ces temps où les peuples éclairés ne se laisseront plus leurrer par l'espoir d'hypothétiques et injustes conquêtes, par de vaines glorioles militaires, et où vous, Mesdames, qui êtes mères, ne connaîtrez plus les affres de penser que peut-être, un jour, loin de vous, sur la terre étrangère, dans un champ de carnage, sur un misérable brancard ou sur une litière de paille, agoniseront vos enfants.

ÉCHOS ET NOUVELLES

La seule dame anglaise autorisée à servir de garde-malade pendant la

guerre et la première à rentrer à Port-Arthur après le siège vient de rentrer à Londres après quinze mois d'expérience des horreurs de la guerre. Cette dame, M^{rs} Teresa Richardson, fut choisie spécialement par l'ambassadeur du Japon, vicomte Hayashi, pour donner des soins aux soldats blessés. Elle était connue des soldats qu'elle a soignés comme « Notre Mère Anglaise ». Trois ou quatre mille femmes japonaises ont secouru les soldats blessés sans distinction de classe ou de rang et leur dévouement fut magnifique. Pendant son stage au Japon elle fut la seule femme et la seule européenne, à l'exception de deux gardes et un chirurgien allemands envoyés par l'empereur Guillaume. Tout d'abord elle fut attachée à un hôpital de Tokio puis envoyée à Hiroshima où étaient débarqués les blessés. Le courage de ces derniers est sans pareil. Ils n'ont qu'une pensée : « pouvoir retourner à la ligne de feu ».

Fondation des établissements hospitaliers.

Il semble que la première institution de ce genre dont nous trouvions les traces dans les relations des auteurs anciens, ait été créée au commencement du IV^e siècle. Vers 390 ou 380, nous dit Jérôme, une dame romaine, *Fabiola*, fonda une maison de retraite pour les malades.

Cependant Eusèbe déclare de son côté qu'un établissement affecté à la même destination aurait fonctionné à Alexandrie, sous le pontificat de Cyrille. Cet auteur parle d'une association de prêtres, de diaclés et de pieux séculiers, connus sous le nom de *Parabolains*, qui distribuaient des secours aux malades en temps de peste au mépris de leur propre santé. Mais, ajoute l'auteur, le nombre de ces ecclésiastiques se multipliant, ils devinrent insolents et factieux, et excitèrent des troubles qu'il fallut réprimer. L'histoire est un perpétuel recommencement !